



Des livres... et un enterrement de troisième classe

YVES NAMUR

Hier, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir, dans le hall du palais des Académies, des dizaines de caisses de livres. Qui plus est, des caisses de grands volumes dont le carton était visiblement de qualité supérieure et tout neuf !

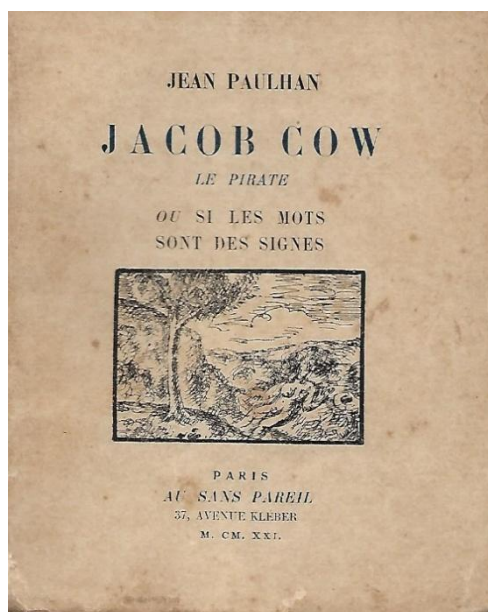
L'amateur – que je suis depuis toujours – de bouquinerie, de foires aux vieux livres et papiers, de visites aux villages du livre tels Redu, Fontenoy-la-Joûte ou Montolieu en Occitanie, cet amateur-là regardait perplexe, voire sidéré, cette montagne d'auteurs les uns sur les autres. S'agissait-il d'un rangement en cours, d'une réaffectation dans un autre lieu du palais ou que sais-je encore ? « Non, non, me dit un employé d'une académie avec laquelle nous cohabitons rue Ducale. C'est pour le conteneur, tout ça sera enlevé à 15 h. »

J'étais donc devant une mise en bière de livres et de leurs auteurs, devant ce que j'appellerais, consterné, « un enterrement de troisième classe ».

Vous vous souvenez ? En France, dans le cadre du concordat signé par Napoléon, l'Église, de 1801 à 1905, avait le monopole des pompes funèbres et avait créé des classes d'enterrement. Validées par arrêté préfectoral, elles variaient, selon les régions, de trois à six. Fort heureusement, la loi de 1905 abrogea ce monopole ecclésiastique. J'ignore ce qu'il en était dans la Belgique de 1830. Mais une chose était certaine : j'assistais, là, à un enterrement de troisième classe... tels ces wagons que proposa la SNCB jusqu'en juillet 1952.

Les volumes gisaient, parfois alignés sur la tranche, parfois empilés, parfois pêle-mêle. À tel point que je me suis demandé si un auteur ou l'autre n'avait peut-être pas été tenté de s'extraire de son cercueil en carton. Tchekhov et Tourgueniev semblaient les plus habiles à la manœuvre ; André Baillon, lui, restait désespérément au fond tandis que divers commentateurs de *À la recherche du temps perdu* se poussaient violemment du coude. Triste spectacle que ce capharnaüm où se croisaient célébrités et oubliés d'une époque révolue !

C'est ainsi que je suis reparti les bras chargés d'éditions originales d'André Baillon : sauvés *La Dupe* et surtout *Histoire d'une Marie* (1921) et *Par fil spécial* (1924) parus chez Rieder. D'autres titres, comme cette première impression de *Baudelaire, histoire d'une âme* de François Porché (Flammarion, 1944) et ce rare *Jacob Cow le pirate* ou *Si les mots sont des signes* de Jean Paulhan. Une cinquantaine de pages, un tirage limité à 525 exemplaires numérotés et imprimés sur vélin Lafuma par la Société Parisienne d'Imprimerie pour la grande maison *Au Sans Pareil*. Celui sauvé porte le numéro 386.



Une publication dont Albert Thibaudet rendra compte dans *La Nouvelle Revue française* de février 1922. En voici d'ailleurs la chronique :

Le livret de M. Jean Paulhan présente sous une forme elliptique des idées fort justes sur les rapports de la pensée et du langage. Il est dédié à M. Paul Valéry ; nous y retrouvons certaines manières de parler que celui-ci avait cultivées au

contact de Mallarmé, et qui servent excellemment à serrer le contour et à épouser les méandres de la réflexion la plus mobile. Il pourrait l'être aussi à M. Bergson, car il se propose de montrer que nous parlons, non par signes de ce que nous pensons, mais par un mouvement dont le signe est tantôt l'arrêt, tantôt le point de départ. De même nous ne pensons pas par images. Ce que nous croyons dans l'image réalité positive est défaillance, ou déficience. M. Paulhan le montre par des exemples ingénieux. Son livret soulève d'ailleurs plus de questions qu'il n'en résout : ce sont des notes provisoires en vue d'une théorie du mot et de l'image. Il serait à souhaiter qu'il les développât.

À l'église, ai-je découvert, l'enterrement de première classe avait droit à une double volée de quatre cloches, la deuxième, une simple volée des quatre mêmes cloches. Quant à la troisième classe, c'était une seule volée de trois cloches inférieures qui lui était accordée... la sixième, une simple volée de la quatrième cloche inférieure ! En outre, sur l'autel, une première classe avait droit à des cierges pour un total de huit kilos de cire alors que la sixième classe était limitée « à 7 hectogrammes 5 décagrammes de bougies » sur le même autel de monsieur le Curé, peseur des âmes.

Pour qui sonnait donc le glas dans ce palais des Académies désert où les fantômes de quelques écrivains s'étaient aventurés ? Malheur à eux ! Sachez cependant que certains ont désormais trouvé refuge dans ma bibliothèque déjà surencombrée.

Mais que voulez-vous, le syndrome de Diogène atteint également nombre de lecteurs, quand ce n'est pas un secrétaire perpétuel et la quasi-totalité des bibliophiles. Mes amis – et je pense tout particulièrement à Jean-Baptiste B. – pourraient en témoigner. Eh oui, ce syndrome « livresque » existe bel et bien !

Copyright © 2025 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Yves Namur, *Des livres... et un enterrement de troisième classe* [en ligne], Impromptu #71 (1^{er} mai 2025), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2025. Disponible sur : <www.arlfb.be>